

*Arabic in the City. Issues in dialect contact and language variation*, éd. Catherine MILLER, Enam AL-WER, Dominique CAUBET et Janet C.E. WATSON, Londres, Routledge («Routledge Arabic Linguistics Series», 5), 2007, 354 p. + index, ISBN: 978-0-415-77311-9, 75£ (hardback).

Ce copieux volume, conçu lors d'un colloque préliminaire s'étant tenu à l'Université de Provence en octobre 2004 dans le cadre d'une collaboration entre le CNRS, l'IREMAM et l'Université de Provence, regroupe 15 études de cas traitant de 18 villes du monde arabe: vieux centres urbains, cités émergentes, en expansion, provinciales, etc. La majorité des articles examinent l'impact des migrations intérieures et des contacts linguistiques, entre dialectes et entre arabe standard ou langues étrangères, en milieu urbain. Beaucoup suivent une construction semblable: exposition d'un cadre théorique, corroborant ou nuancant un principe de la sociolinguistique urbaine; historique de l'arabisation du centre urbain étudié, situation sociolinguistique contemporaine; étude de cas avec groupe témoin, observation d'une ou plusieurs variables linguistiques, données brutes, analyse; courte conclusion. La question du genre est prégnante dans un grand nombre d'articles, qui interrogent la pertinence du modèle du père de la sociolinguistique variationniste, William Labov, en ce qui concerne les caractéristiques des «parlers féminins», supposés plus volontiers innovants. En contexte arabe, notamment maghrébin, les femmes sont les utilisateurs principaux des vieux parlers urbains, perçus comme sophistiqués, tandis que virilité et dureté sont associées aux traits bédouins ou ruraux (notamment réalisation sonore du /ʕ/).

Comme fatalement dans toute collection d'articles, la clarté de l'exposition théorique comme son adéquation à l'étude sont variables, tout comme l'intérêt des études elles-mêmes, mais on retire du volume une impression globale positive.

La collection est introduite par une exemplaire introduction théorique de Catherine Miller. Partant du principe que la ville est par essence lieu de contact et d'hétérogénéité, l'interrogation centrale posée par l'ouvrage concerne la pertinence des typologies et modèles hérités de la sociolinguistique urbaine et particulièrement de la sociolinguistique variationniste dans l'étude du changement caractérisant les dialectes arabes citadins au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, alors que les pays arabes ont connu au cours du XX<sup>e</sup> siècle des modes et taux d'urbanisation très variés, et qu'on ne sait encore ce que sera le débouché linguistique de cette récente urbanisation, d'autant que les descriptions classiques de parlers citadins prennent peu en compte la variation et le changement.

C. Miller remarque que l'emploi courant en dialectologie de la catégorisation en dialectes sédentaires ou nomades pour qualifier un parler citadin illustre l'absence d'une discontinuité entre monde urbain et arrière-pays urbain ou rural, l'urbanisation ne modifiant pas nécessairement de façon radicale les affiliations et identités. Il n'est pas possible, souligne-t-elle, d'accepter l'hypothèse d'un développement linéaire des dialectes bédouins vers un parler urbain, de même que les contacts induits par migrations ne mènent pas dans tous les cas à une koïnisation et à l'apparition d'une unique variété effaçant les parlers urbains précédents. La question des migrations intérieures mène à l'interrogation suivante: quelle influence ont-elles dans le développement d'une variété urbaine, et quelle est la place des contacts entre dialectes, des

accommodations ou évolutions? La plupart des études de l'ouvrage, souligne C. Miller, mettent en relief un long processus historique de ruralisation-bédouinisation des anciens parlers urbains du Maghreb, et l'affaiblissement de l'aristocratie «culture de médina» où se mêlent traits pré-hilaliens et andalous.

L'auteur note à quel point la notion de «prestige» est ambiguë en ce qui concerne le rapport des locuteurs à la variété standard et à un dialecte dominant, comme celui d'une capitale. Si une certaine convergence avec l'arabe standard s'observe au niveau lexical, sur tous les autres plans, la variation entre arabe standard et traits dialectaux doit plutôt être analysée en termes de variations stylistiques ou cas de *code-switching*. Notons cependant qu'une certaine mesure de standardisation phonologique peut s'observer dans la pratique locale de la variété standard, du fait du développement de l'éducation, des médias panarabes, de l'idéologie religieuse, etc. À titre d'exemple, ne pourrait-on remarquer en Égypte une lente délégitimisation de l'allophone /g/ du /ğ/ standard en tant que variante locale valable pour toutes les variétés en dehors de la psalmodie coranique, et sa progressive reconstruction en tant que variante strictement dialectale, perdant du terrain en arabe standard?

C. Miller insiste enfin sur la présence croissante du *code-switching* avec les langues étrangères comme pratique langagière caractéristique des jeunes urbains, qui constituent nouveau centre d'intérêt de la sociolinguistique. Ce *code-switching* a d'ailleurs, remarque-t-elle, une distribution sociale plus étendue au Maghreb, et plus limitée aux classes supérieures au Machreq.

La dernière partie de l'ouvrage, orientée vers la linguistique anthropologique, si elle demeure résolument pertinente du fait de la dimension éminemment urbaine des phénomènes décrits, permet cependant moins aisément d'observer des récurrences et de générer des modèles. On regrettera enfin l'absence d'un article spécifique consacré aux phénomènes de nivellement ou d'adaptation, variation stylistique ou *code-switching*, ou au contraire de repli identitaire linguistique dans les nouvelles métropoles du Golfe persique (Koweït, Dubaï, Abou Dhabi, etc.) où la présence de nombreux expatriés arabes dans l'espace public comme médiatique ne peut qu'interagir avec les parlers urbains ou bédouins.

Les contributions sont regroupées en trois thèmes :

A/ Migration, urbanisation et changement linguistique.

Catherine Taine-Cheikh, dans «The (r)urbanization of Mauritania: historical context and contemporary developments», fait le point sur la situation linguistique de Nouakchott du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, au fur et à mesure de l'urbanisation de cette capitale créée quasiment ex nihilo en 1957, et donne quelques exemples, uniquement sur le plan lexical, d'une «dé-bédouinisation» du parler *ḥassāniyya*.

Enam Al-Wer, qui a récemment rédigé l'article «Jordanian Arabic» [*EALL*, vol. II, 2007], examine, dans son article «The formation of the dialect of Amman», un parler en voie de constitution, résultant historiquement de contacts entre dialectes palestiniens citadins (principalement Naplouse) et dialectes jordaniens citadins (principalement Sult), débouchant soit sur la domination d'un trait sur l'autre, une fusion des traits, ou une innovation absente des deux groupes de parlers. À partir de trois générations d'informateurs, l'article observe un premier nivelage dès la première génération (perte de l'affrication du /k/ chez les locuteurs d'origine jordanienne, ou de la

forte *imāla* interne chez les Palestiniens, adoption par les femmes des dentales/sifflantes à la place des interdentes, et d'une réalisation sourde du /q/ de l'arabe standard). La seconde génération présente une situation plus chaotique, où la nature jordanienne ou palestinienne du parler persiste sous une forme atténuée, et où le genre du locuteur est une donnée essentielle. La variation est considérablement réduite chez les informateurs de troisième génération, première à utiliser un parler 'ammānī: réalisation «citadine» des interdentes, variation conditionnée par la situation d'énonciation des allophones du /q/ standard, soit /ʔ/ soit /g/: les filles prononcent /ʔ/, les garçons /ʔ/ entre Palestiniens d'origine, mais /g/ en groupe mixte palestinien/jordanien, /g/ en cas de dispute, où cette réalisation est gage de virilité, mais /ʔ/ pour séduire les filles: /g/ est à la fois réactionnaire/provincial, et légitimant/authentique/attractif. Le cas de l'*imāla* pausale est un exemple de fusion, combinant phonologie palestinienne (*imāla* pausale générale sauf après les phonèmes vélarisés et consonnes de l'arrière) et une phonétique jordanienne (timbre moins fermé que l'*imāla* palestinienne ou libanaise). Le morphème suffixe *-kum*, neutralisant l'opposition de genre, est enfin un exemple d'innovation, remplaçant le *ku/kin* jordanien ou *kun* palestinien: une forme non-marquée a ici pris le pas sur des formes marquées en situation de contact.

L'article de Christophe Pereira, «Urbanization and dialect change, the Arabic dialect of Tripoli (Libya)», lui aussi parallèlement rédacteur de l'article «Tripoli Arabic» [EALL, vol. IV, 2009], présente une description classique (phonologie, morphologie, syntaxe, lexique) du dialecte de la capitale libyenne, signalant en ce cadre limité un certain nombre de traits saillants. Il note que si le parler décrit par les dialectologues du début du XX<sup>e</sup> siècle est un hybride historique combinant des traits bédouins et pré-hilaliens, la métropole actuelle présente un parler de type principalement bédouin, où les anciens emprunts au turc et à l'italien ont été effacés par des emprunts à l'arabe standard et à l'anglais. Cependant ce dialecte n'a pas accédé au statut de «koïnè nationale», d'autant que la ville n'a pas d'ancienne élite urbaine conférant un cachet social particulier à son parler.

L'intéressant article d'Atiqa Hachimi, «Becoming Casablančan, Fassis in Casablanca as a case study», examine les stratégies linguistiques d'un groupe de 15 femmes originaires de Fès, d'âges et de degrés d'éducation différents, dans la métropole marocaine: à l'origine locutrices d'un parler représenté par ses locuteurs comme urbain et raffiné, elles vivent dans une ville qui ne s'est développée qu'au XX<sup>e</sup> siècle, dont la population est issue en grande partie de l'exode rural, et dont le parler est ressenti comme «peu cultivé», «masculin», «dur», *'rūbi* (vulgaire et rural) par les Fassis. Les variables examinées sont les allophones du /q/ littéral (/ʔ/ ou /q/ à Fès, /g/ ou /q/ à Casablanca), du /r/ (grasseyé à Fès), et la distinction (Casablanca) ou neutralisation de la distinction de genre (Fès) à la conjugaison préfixale et à l'impératif. Parler normalement, devenir *ša'bi* «comme les autres» et *ħrəš* (dure) est un enjeu de l'intégration et du «devenir casablançais».

Angeles Vicente, dans «Two cases of Moroccan Arabic in the Diaspora», remet en question l'hypothèse courante selon laquelle les dialectes arabes en diaspora tendent à se fossiliser dans la communauté émigrée, en comparant les parlers de la communauté arabophone de Ceuta et celui de Saragosse. Le parler de Ceuta, un dialecte *ġebli* comportant de nombreux traits pré-hilaliens, évolue dans un cadre de koïnisation: seules

les vieilles femmes et les résidents du quartier de Benzu, sociologiquement lié aux villages avoisinant l'enclave espagnole, laissent entendre entre autres particularismes phonologiques un allophone /č/ de /k/, un assourdissement de  $q > \text{ʧ}$ , ou encore à la conjugaison suffixale de *kla* (manger) *kult*, *kulna* vs *klīt*, *klīna* de la koinè casablancaise, qui s'impose comme parler de prestige. Le même phénomène s'observe à Saragosse, où les immigrants, de jeunes hommes sans familles, gommant leurs différences régionales. Mais ainsi que le note l'auteur, des variantes pourraient réapparaître dans le contexte de regroupements familiaux ou de réseaux sociaux basés sur une même origine géographique.

B/ Dialectes urbains: convergences et divergences;

Marie-Aimée Germanos, dans «Greetings in Beirut, Social distribution and attitudes towards different formulae», compare l'utilisation des quatre formules de salutation courantes *bonjour*, *hi*, *marhaba*, *al-salāmu 'alaykum* et conclut (de façon assez prévisible) que l'usage des salutations est lié à des facteurs sociaux d'âge, genre, et appartenance communautaire.

Janet Watson dans «Linguistic leveling in San'ani Arabic» part du corpus déjà publié d'un feuillet radiophonique didactique, et s'interroge sur la raison pour laquelle les auditeurs hésitent sur l'identification linguistique de l'émission: parler yéménite? parler traditionnel de Ṣan'ā'? L'analyse montre que, sur les plans morphosyntaxique et lexical, en dépit de quelques emprunts sporadiques à l'arabe standard ou à d'autres parlers yéménites, il s'agit bien du dialecte de la capitale, mais que certaines spécificités phonologiques et phonétiques, pour des raisons de nivellement, ne sont pas observées ou atténuées, principalement la glottalisation et l'élosion des liquides à la pause. L'auteur se demande si ce nivellement préfigure l'apparition d'une koinè yéménite.

Dans «The Urban and suburban mode, Patterns of linguistic variation and change in Damascus», Hanadi Ismail applique le concept de «mode de vie» dans l'étude d'une variation linguistique, comparant deux variables: la présence ou absence de /h/ dans les pronoms suffixes *-ha*, *-hon/-a*, *-on*; l'alternance entre deux réalisations du /r/: trille apicale (/r/ standard) ou spirante palato-alvéolaire (API [ɹ]), dans le quartier traditionnel de Ṣāḡūr, typique du Vieux-Damas, peuplé d'artisans qui sont leurs propres patrons, et celui de Dummar, banlieue bourgeoise où résident de nombreux cadres. La première variable ne permet pas d'observer de différences significatives, la seconde apparaît comme un changement en cours, venu de banlieue, et qui s'étend dans la ville traditionnelle, porté par les locuteurs de sexe masculin.

Mohamed Embarki, dans «Aspects of Ksar el Kebir's neo-urban variety» vérifie l'hypothèse selon laquelle des locuteurs d'origine ethniques diverses adoptent des standards locaux pour une meilleure intégration en privilégiant des traits phonologiques saillants, tandis que des caractéristiques plus subtiles comme la durée demeurent contrôlées par la variété maternelle. Il compare la réalisation d'une série de lexèmes de type C1v1C2v2 par un public scolaire originaire de quartiers périphériques et de quartiers du centre ancien, et observe la construction au cours de la scolarité d'une différence de genre, les filles des quartiers anciens acquérant progressivement une durée de v1 sensiblement supérieure aux autres groupes.

Munira Al-Azraqi étudie «The use of *kaškaša/kaskasa* and alternative means among educated saudi speakers», notant une progressive koinisation du pronom suffixe

2FS *-ik/ki* aux dépens des formes *-iṣ/-iḥ/-iḥ* dans les dialectes de Riyāḍ, Dammām, Burayda, Abha, Skaka. Un élément troublant de l'enquête est que les informateurs du groupe-témoin « sont tous de niveau d'éducation supérieur » et « ont été sélectionnés pour leur tendance à employer /k/ à la place des autres formes », ce qui limite quelque peu la pertinence des conclusions en dehors de ce groupe socio-éducatif. La forme « neutre » /k/ prend le dessus sur les anciennes formes dialectales de ces cinq centres urbains, mais son statut est difficile à cerner : variante perçue comme issue de l'arabe standard et acquise avec le développement de l'enseignement, ou forme dialectale de prestige qui s'impose par suite de contacts avec des locuteurs d'autres variétés dans la Péninsule arabique ? Les conditions de l'enquête ne permettent pas d'approcher une conclusion.

### C/ Multilinguisme, *code-switching* et nouvelles cultures urbaines

Jonathan Owens, dans « Close encounters of a different kind, Two types of insertion in Nigerian Arabic code switching », traite de la situation linguistique de Maiduguri, où la minorité arabophone est confrontée aux deux langues pan-ethniques du pays : le hausa et l'anglais, en plus de l'arabe standard, largement enseigné dans cette ville où les Arabes nigériens viennent chercher le *'ilm*. L'étude compare les différences de traitement dans l'inclusion de lexèmes anglais et issus de l'arabe standard dans une matrice linguistique d'arabe nigérian (AN), en comparant quatre points : la présence ou absence d'un article défini quand il est sémantiquement nécessaire ; le choix d'une expression synthétique ou analytique du génitif, avec le mot-outil *hana* selon la nature de l'emprunt ; la position du nom et de l'adjectif qualificatif dans les syntagmes de qualification du nom, sachant que l'ordre est inverse en anglais et arabe (standard ou dialectal) ; l'intégration morphologique du verbe emprunté ou l'utilisation d'un « dummy verb » de type « faire » (*sawwa*) avant le lexème verbal emprunté. La comparabilité structurelle entre dialecte et arabe standard explique que si des éléments anglais ou standards sont régulièrement intégrés dans une matrice d'AN, la grammaticalisation de ces insertions est différente.

L'article de Karima Ziamari « Development and change in Moroccan Arabic-French code switching » examine les particularités du *code-switching* pratiqué par un groupe d'étudiants bilingues de Meknès, observant le fréquent *matrix language turnover*, selon la terminologie de Myers-Scotton, des locuteurs, le français ou l'arabe marocain pouvant indifféremment être en situation de langue matricielle (*matrix language*) ou de langue insérée (*imbedded language*). Elle note l'insertion des verbes français dans une structure morphosyntaxique marocaine très fréquente, innovation dans l'insertion des groupes nominaux (determinant *waḥed* suivi d'un article indéfini français), formulations cryptiques et ludiques caractérisent cette « langue de jeunes » dont l'instabilité de la langue matricielle est le trait saillant, avec une importante différenciation genrée, les jeunes hommes marquant leur attachement identitaire et virilité par des modifications phonologiques affirmées au français, que les jeunes femmes prononcent plus « régulièrement ».

La langue des jeunes est également le sujet de l'article de Sherin Rizk, « The language of Cairo's young university students », qui se demande s'il s'agit d'un langage « transitionnel » réservé à une tranche d'âge ou de l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale sur une scène urbaine mondialisée que serait « la jeunesse », s'interrogeant

sur la pertinence de cette catégorie dans la société égyptienne et sur le plan linguistique, où certaines prétendues innovations sont en fait des phénomènes anciens. Notant que cette « langue des jeunes », en tant que catégorie constituée par les médias, la mauvaise presse, paradoxalement décriée comme forme corrompue et popularisée par le cinéma et la chanson, elle examine son rapport à l'ancien argot (*sīm*) et ses caractéristiques morphosyntaxiques (adverbialisation de substantifs comme *mōt*, *ṭaḥn* ou plus vulgairement *nēk*), et ses substitutions de forme, de sens, emprunts, calques comiques ou ironiques de l'anglais et du français, néologismes. Sans surprise, son emploi est généré, plus dépréciatif pour les jeunes filles, mais aussi plus aisément assumé par les étudiants des filières prestigieuses, plus assurés dans leur statut linguistique. On regrettera quelques choix malheureux de translittération, notamment l'oubli quasi-systématique des gémissements. On pourrait aussi souhaiter lire, en ce qui concerne le « parler jeune » en Égypte, une étude documentée sur l'évolution récente de la négation de la conjugaison préfixale depuis le paradigme de négation séquentielle *ma b-conj. préfixale-š* évoluant vers *meš/moš b-conj. préfixale*.

Aline Tauzin, dans « Rap and rappers in Nouakchott », analyse une nouvelle culture de protestation urbaine en langue *ḥassāniyya*, qui refuse l'ancien modèle des griots, et cite des textes transcrits et traduits.

L'article d'Alassane Dia, « Uses and Attitudes towards Hassaniyya among Nouakchott Negro-Mauritanian population », nuance l'idée communément admise selon laquelle le parler arabe *ḥassāniyya* est devenu la *lingua franca* de la capitale mauritanienne. Si les locuteurs natifs (*biḍān*, Maures blancs, ou *ḥarātīn*, descendants d'esclaves noirs) forment la majorité de la population, de nombreux locuteurs du pulaar, du soninke et du wolof résident à Nouakchott. Leurs langues sont perçues comme dominées, ils ont internalisé les représentations de la société maure, ont une compétence variable en arabe, tandis que les arabophones ne distinguent pas les langues africaines, reléguées sous le vocable *klām l-kwār* (langue des Noirs). Outre l'examen du statut ambigu du parler *ḥassāniyya* chez les locuteurs maternels des langues africaines, conçu comme prestigieux mais dominateur, l'article expose les caractéristiques phonologiques (confusion ou réduction des interdentes), morphosyntaxiques (confusion de conjugaisons, invariabilité des marqueurs possessifs, neutralisation de genre) du *ḥassāniyya* parlé par la population « négro-mauritanienne », particularités parfois volontaires chez des locuteurs par ailleurs très à l'aise dans cette langue.